



ADMINISTRATION
6, quai de la Guillotière, 6
VENTE EN GROS
1, rue de Jussieu, 1

SOMMAIRE :

La Taverne de la Tête-d'Or, par PIERRE LE GALLOIS.
Le Cousin du Diable, par GONTRAN BORTS.
Le Baiser de Judas, par VAN DER HANN.
La Belle Nanette, par HORACE MAX.

ABONNEMENT :
Un an . . . 8 francs
Six mois . . 4 —
Le Numéro : 10 c.

LES DRAMES LYONNAIS

2

LA TAVERNE

De la Tête-d'Or

**PROLOGUE
UNE SINISTRE ÉPAVE**

(SUITE)

— Mademoiselle, reprit-il d'une voix basse et douce, pardonnez-moi de vous retarder un instant. Vous allez à votre travail et vos moments sont comptés, je le comprends. Cependant veuillez m'écouter, je vous en prie, je suis un pauvre voyageur égaré par

ce maudit brouillard dans votre grande ville. Vos yeux doux me disent que vous devez être aussi bonne que vous êtes belle. Ayez donc pitié de moi.

La belle enfant, qui avait rougi au compliment, fait cependant sur un ton parfait, mais par un aussi étrange personnage et dans un pareil moment, esquissa un gracieux sourire et répondit :

— Je ne demande pas mieux que de vous renseigner, si je le puis, monsieur. Dites moi donc où vous voulez aller.

L'homme hésita une seconde, paraissant chercher ses paroles, puis il dit avec un visible effort :

— Je désirerais me rendre sur le quai, d'où partent les bateaux à vapeur, qui font le service de la Saône. L'auberge où je suis descendu est en face le ponton de ces bateaux ; je l'ai quittée hier, pour aller chez une connaissance. — La soirée, puis la nuit se sont passées sans que nous nous en soyons aperçus. Sans le brouillard je me serais peut-être retrouvé quoique je connaisse peu la ville, mais dans de telles

conditions, la chose est impossible pour moi, sans renseignements.

La jeune personne ne put s'empêcher de considérer curieusement son interlocuteur, comme pour juger du degré de confiance qu'elle devait accorder à ses paroles.

Celui-ci, qui s'aperçut de cette disposition se recula pour ne pas effrayer son interlocutrice, et, étendant vers elle une main suppliante ajouta :

— Je vous en supplie, mademoiselle, répondez-moi. Ma pauvre petite fille tombe de sommeil, ainsi que vous le voyez, et je crains que ce brouillard humide lui soit nuisible.

L'ouvrière n'hésita plus.

La chose est des plus faciles, monsieur. Et, puisque je vais du même côté, travaillant rue Pareille, nous irons ensemble jusqu'au pont Saint-Vincent, que vous traverserez. De l'autre côté, à droite, est le quai de la Peyrollerie que vous prendrez. L'embarcadère des *Hirondelles* est situé entre les quais de la Peyrollerie et Pierre-Scize. En face de ce débarcadère est l'auberge du Cheval Noir, qui doit être celle que vous cherchez.

— Justement. Et... à quelle heure partent les bateaux ?

— A sept heures. Il en est six à peine. Ne vous étonnez pas de me voir si bien renseignée, je suis chaque jour témoin du départ et de l'arrivée des bateaux, les fenêtres de notre atelier donnant sur la Saône même.

— Oh ! Combien je vous remercie de cette si grande obligeance, mademoiselle. Mettez le comble à votre bonté en me disant votre nom, afin que je m'en souviennne et l'apprenne à ma fille, car vous venez de nous rendre un immense service.

— Je me nomme Marguerite Landry, dit-elle simplement, et je voudrais aussi vous demander une faveur.

— Une faveur de moi à vous !.. Laquelle ?

— Celle d'embrasser, mais sans l'éveiller... bien doucement ce petit ange que vous emportez avec tant de soins.

Elle avait oublié, l'excellente et vaillante enfant, l'extérieur de l'étranger pour ne voir que la jolie dormeuse et s'était approchée.

Celui-ci laissa échapper un soupir gros de douleur ou de regrets, et se pencha vers la jeune ouvrière qui effleura de ses lèvres veloutées le front blanc de la petite fille que ce baiser n'éveilla pas.

— Puisse ce baiser d'une aussi charmante demoiselle porter bonheur à ma fille, murmura l'étranger. Et vous, mademoiselle, soyez toujours bonne pour les malheureux. Une dernière prière, maintenant.

— Parlez, monsieur.

— Promettez-moi, quoiqu'il arrive, de garder le silence sur notre rencontre.

— Je vous le promets.

Tout en causant ainsi, ils avaient franchi les quais

St-Antoine, Villeroi, d'Orléans, des Augustins, et étaient arrivés au pont St-Vincent. Ayant salué une dernière fois sa charmante cicérone, l'étranger s'éloigna rapidement en murmurant :

— Enfin ! me voici sur la bonne voie, grâce à cette belle enfant, je ne suis donc pas tout à fait maudit. J'ai un peu de temps devant moi, profitons en. Quel heureuse chance j'ai eue, tout de même de ne pas m'égarer davantage dans cette ville qui m'a fait criminel... mais riche... Au diable les remords. Je suis riche et libre... mon passeport est en règle. Avec certaines précautions, de la hardiesse et du bonheur, je serai bientôt à l'abri de toutes recherches. Allons ! Puisque le sort en est jeté, du courage, pour cette petite à qui je veux faire oublier le mal que nous lui avons fait, pour moi-même qui ne veux plus vivre désormais en nomade mendiant, sans patrie et sans foyer, mais en grand seigneur... ainsi que je le fus autrefois. *All Right !*

Comme il achevait son monologue, l'étrange personnage atteignait l'extrémité du pont.

Il examina attentivement autour de lui et voyant qu'il ne pouvait être vu, le brouillard étant devenu de plus en plus épais, descendit les escaliers conduisant à la berge.

Quand il sentit, sous ses pas, le sol pierreux, il s'avança lentement vers la rivière, sondant avec précaution le terrain du bout de son pied, et s'arrêta quand le flot vint mouiller sa chaussure éculée.

Alors, il réveilla avec précaution et déposa à terre l'enfant, qui ouvrit de grands yeux effarés et craintifs, en considérant son compagnon. Mais celui-ci, adoucissant le timbre de sa voix lui dit bien bas :

— Rassure toi, petite Lucy. Tu n'as plus rien à de ceux qui voulaient te faire du mal. Ne pleure donc plus, et surtout ne parle jamais à personne de ce que tu as vu et entendu. —

L'enfant acquiesça de la tête sans dire mot.

Alors l'inconnu retira de la valise, qu'il portait suspendue à ses épaules, un petit manteau et une capeline, dont il revêtit l'enfant, puis un costume complet de gentleman en voyage. Rien n'y manquait, pas même les souliers à guêtre, et la toque traditionnelle des indigènes de l'Angleterre.

S'étant successivement dépouillé de ses loques qu'il jetait au fur et à mesure à la rivière, il s'habilla complètement des pieds à la tête.

Cela fait, il ouvrit un petit nécessaire de voyage, en exhiba des ciseaux, un rasoir, un peigne, du savon, une glace, et s'étant penché vers l'eau, procéda à sa toilette. En un tour de main il eut taillé sa barbe à l'anglaise, c'est-à-dire qu'il n'avait laissé que deux longs favoris, puis s'était rasé, lavé, peigné.

Prenant alors par la main, l'enfant, qui l'avait curieusement regardé opérer sa transformation, il remonta avec elle sur le quai de la Peyrollerie.

Quelques instants plus tard, avec l'allure grave et compassée d'une véritable enfant d'Albion, il s'embar-

quait sur le steamer l'*Hirondelle* n° 3, en partance pour Chalon.

Il assista d'un air digne à l'appareillage et au départ puis, en voyageur habitué à ces sortes de locomotion, il descendit à la salle à manger du bord et commanda pour l'enfant et lui, un confortable déjeuner.

III



GAÏ SOLEIL ET LUGUBRE NOUVELLE. — EN AMONT DU PONT DE LA GUILLOTIÈRE. — LES SABLONNIERS DU RHONE. — UNE SINISTRE ÉPAVE. — DESCENTE DE JUSTICE.

Laissant les passagers du steamer l'*Hirondelle* n° 3, remonter à toute vapeur le cours de la paresseuse rivière qui, suivant une expression des plus originales, s'en va flanant le long de ses rives, considérons notre Lyon au moment où débarassé des sombres voiles qui l'attristaient, il va apparaître ruisselant de lumière, avec ses cent clochers et ses mille toits abritant, sous leurs solives vermoulues, tant de misères pour quelques heures de joie, tant de drames sombres pour quelques existences paisibles.

Graduellement commença à se dissiper vers onze heures, le brouillard qui jusque là, n'avait rien perdu de sa densité. Alors se manifesta le phénomène que beaucoup ont pu observer : Sur les deux fleuves, qui parurent être en ébullition, s'étendit comme une sorte de fumée légère, floconneuse qui rasait la surface, puis cette fumée, sous l'impulsion des brises du matin, s'éleva par place, enfin la nuée entière disparut rapidement, balayée par un vent qui soufflant du nord-ouest présageait le beau temps. Et, quand la grande voix de la vieille tour de la Charité, jeta aux airs les douze coups de midi, le soleil, un gai soleil d'avril, sourire du printemps à la nature qui s'éveille, dissipant les dernières brumes, vint réjouir à la fois et les yeux et le cœur.

Sous les effluves tant désirées du dieu de la nature les artères boueuses de la grande ville se séchèrent, s'assainirent rapidement — celles du moins que peuvent visiter les rayons du soleil — et bientôt la foule de promeneurs oisifs et de gens affairés envahit la chaussée, tandis que les voitures jusque là à peu près stationnaires ébranlaient le pavé.

Soudain, au travers de cet essaim bourdonnant, un mot courut, un mot grave, sans doute, car la circulation éprouva un moment d'arrêt, des groupes se formèrent. Dans ces groupes les uns péroraient, racontant ce qu'ils savaient et même ce qu'ils ne savaient pas, les autres écoutaient en poussant des exclamations d'effroi. Enfin, la foule entière, c'est-à-dire des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, comme mus par un sentiment unique, prirent le chemin du pont qui unit à la cité, la Guillotière, ce vieux bourg

sale et mal bâti, devenu aujourd'hui l'un des arrondissements les plus populeux de la grande ville.

Le pont de la Guillotière reposait alors sur une vingtaine d'arches, et s'étendait du quai Monsieur jusqu'à la grande rue de la Guillotière. L'endroit où il débouchait se nommait et se nomme encore place du Pont, et, à l'endroit où se trouve actuellement la mairie, était un cabaret renommé depuis le XVI^e siècle, la *Grange à Guillot*. C'est de ce cabaret que le quartier, selon quelques auteurs, a pris le nom de Guillotière. — Mais revenons à notre récit.

Quelle motif évidemment puissant pouvait ainsi, mettre en mouvement une telle masse de populaire et les attirer sur un seul point ? L'annonce d'un événement des plus dramatiques, d'une pêche étrange que venaient de faire des tireurs de sable, dont le bateau était amarré à l'un des îlots qui se trouvent en amont du pont, îlots qui sont tantôt couverts par les eaux, tantôt à sec, selon que le Rhône roule à pleins bords ou est à son niveau ordinaire. C'était le cas alors ; sans être au plus bas, le fleuve courait à la mer, calme et bleu entre ses rives, tantôt bordées de hautes maisons, tantôt de vorgines verdoyantes où de jûnes arides.

Donc, ainsi que nous l'avons dit, un bateau se tenait ancré à un de ces îlots long d'une centaine de mètres. Ce bateau était monté par trois hommes et stationnait là depuis plusieurs jours pour recevoir son chargement de sable. Ce chargement avait été terminé la veille et les mariniers n'attendaient, pour démarer, que le moment où la dispersion du brouillard leur permettrait de reconnaître leur route. Ce moment étant venu, ils se mirent sans retard à préparer leurs armures, à assujétir leurs empintes, à disposer leurs picons, mailles et vrisses, etc., quand soudain, celui qui était à l'avant, occupé à mouler la vrisse pour gagner le large, aperçut à quelques brasses de la rive, flottant entre deux eaux, un volumineux paquet.

— *Tâti !* (Halte !) cria-t-il à ses compagnons qui démarraient.

Puis rebridant la vrisse, il se munit d'un long harpic, s'élança sur le gravier de l'îlot, et harponna l'objet que bientôt, à l'aide de ses camarades qui étaient accourus, il eut attiré à lui.

Il y a toujours, sur l'immense pont, et il y avait également, à l'époque dont nous parlons, une grande affluence de passants, voire même de flâneurs occupés à regarder l'eau couler, les pêcheurs tendre leurs filets et les mariniers conduire leurs radeaux ou bateaux. La manœuvre des sablonniers devait donc attirer et attira en effet l'attention du public, qui devint de moment en moment plus nombreux.

L'épave ayant été amenée sur le sable, fut reconnue pour un long rouleau de toile à voile, soigneusement ficelé avec une vrisse ou cordeau de la grosseur du doigt.

Après quelques hésitations, les mariniers commencèrent à délier les nœuds qui avaient été faits par une

main exercée, celle d'un marin. Mais, grâce à leur expérience en pareille matière, ils en vinrent facilement à bout,

Les cordes dénouées et retirées, la toile déroulée, un spectacle affreux s'offrit à leurs regards.

Ils reculèrent épouvantés, tandis que du pont et des deux rives s'élevait un long cri d'horreur.

Le spectacle, qui jetait ainsi l'épouvante dans tous les cœurs, était celui de deux corps absolument nus, liés ensemble face à face, à l'aide d'une corde pareille à celle qui avait servi à ficeler leur prison.

Les mariniens retenus, soit par une sorte de superstition, soit par la crainte de gêner les recherches de la justice, n'osèrent continuer leur œuvre et dénouer les cadavres, qui étaient ceux de deux jeunes gens.

Ils recouvrirent les corps et attendirent, assis sur les bandes de leur sablonnière, l'arrivée des magistrats, qu'on était allé aviser de l'événement.

Dame justice, en effet ne tarda pas à arriver sur les lieux, sous la forme et apparence de quatre hommes graves, qu'un batelier amena à force de rames depuis le quai Monsieur.

De ces quatre hommes, l'un était grand et raide, M. le Procureur du roi, le second, gros et sévère, M. le juge d'instruction, le troisième courbé, grisonnant, le nez chargé de lunettes, M. le greffier, enfin le quatrième, portant moustache en crocs, M. le commissaire de police. Quand à un cinquième personnage, qui étaient venu avec ces messieurs, il n'appartenait pas au personnel de la justice. C'était un disciple d'Esculape, chargé de procéder scientifiquement à la constatation du décès et, si cela était possible, aux causes du décès des malheureuses victimes.

M. le docteur Hénoch, grave et digne, comme tout vrai membre de la Faculté, s'agenouilla près des cadavres et, après un minutieux examen, consigna sur son carnet de la manière dont ils étaient liés l'un à l'autre, ordonna aux mariniens de procéder à la disjonction, pendant que ses compagnons épiaient ses gestes et ses paroles.

— Cette épave, dit-il enfin, ne peut avoir séjourné dans l'eau plus de quelques heures. Voyez la toile, qui, de ses replis, enveloppait les cadavres de ces malheureux, n'est pas mouillée entièrement et les corps eux-mêmes n'ont pas eu le temps d'être atteints par le liquide qui pénétrait lentement à travers la texture de l'étoffe. C'est ce qui explique pourquoi, malgré son poids, le paquet a pu flotter entre deux eaux et venir s'échouer sur cet îlot. D'où vient-elle? Pas de bien loin assurément. Peut-être de la sablonnière de Saint-Clair, peut-être du territoire qui confine au bois de la Tête d'Or, mais non d'un point beaucoup plus éloigné.

— Alors le crime..., interrompit le juge d'instruction?...

— Le crime a dû être commis dans la nuit même.

— Et quel est le genre de mort qu'ont subi ces

malheureux jeunes gens? Nous ne voyons aucune trace de blessures.

— La strangulation, répéta le docteur en désignant du doigt les marques bleuâtres et meurtries qui cerclaient le cou des victimes et la contraction de la bouche, d'où la langue émergeait noire et sanguinolente.

Un frémissement fit tressaillir les témoins de cette scène lugubre.

Chacun se mit alors à considérer les cadavres qui reposaient, à demi recouverts par la toile, sur le sable du rivage.

L'un était celui d'un beau jeune homme de trente ans à peine, grand et mince, blanc de peau, blond de cheveux et de barbe. Les cheveux étaient coupés ras, mais la barbe, en côtelettes, était longue et soignée. Cet homme, à considérer ses mains fines, douces, que ne maculait aucun indice de travail manuel, était évidemment un oisif, au tout au moins un ouvrier ou employé habitué à un travail facile.

L'autre admirable de forme et de carnation, était celui d'une jeune femme de vingt ans à peine, grande et belle, brune de peau et de cheveux. Comme son compagnon d'infortune, elle devait appartenir à la classe des favorisés de la vie. Tout le dénotait en elle.

— A l'aide de quel engin, la strangulation a-t-elle été produite, demanda le Procureur du Roi?

— Avec les mains, répliqua le docteur Hénoch en se relevant.

— Avec les mains! Exclamèrent les personnes présentes. C'est impossible.

— Impossible! Oh! non. Celui qui a commis le crime, si j'en crois certains indices, doit posséder une force musculaire étrange, et ses mains, par leur puissance formidable, n'a rien à envier à celles des terribles gorilles géants de la Guinée.

— Cependant.

— La chose peut s'expliquer. Chacun de ces deux jeunes gens a dû être pris au dépourvu, soit isolément, soit ensemble pendant leur sommeil. Ce qui me le ferait croire, c'est l'état de nudité dans lequel ils sont. Du reste, l'autopsie des cadavres peut encore éclaircir bien des points demeurés obscurs.

— Vous avez raison, répliqua le procureur. Mais quels sont ces infortunés?

— Nous le saurons, interrompit le juge d'instruction. Qu'on enveloppe complètement les cadavres et qu'on les transporte dans l'une des salles de l'Hôtel-Dieu, où à certaines heures, chacun pourra aller les visiter. Nous arriverons certainement à constater leur identité et, de ce point à découvrir le meurtrier, il n'y a qu'un pas.

— Ainsi soit-il, répondirent tous les assistants.

(A suivre)

LE

2

COUSIN DU DIABLE

PROLOGUE

LÉLIO l'Aventurier

(SUITE)



Bref, le jeu, la table et surtout les dames, occupèrent de telle sorte le vénérable seigneur, qu'en un laps de temps extrêmement court, il se trouva une seconde fois avoir dissipé sa fortune, ou pour mieux dire la fortune de sa nièce.

Une nuit, après avoir perdu sur parole, dans un tripot, une somme, dont il ne possédait pas le premier maravedis, don Antonio fit semblant de songer au suicide. Quand son créancier se présenta, le digne vieillard tira dramatiquement son épée, comme s'il eût voulu s'en percer le cœur.

— Attendez un peu, lui dit l'autre, et causons.

Ils causèrent.

Le créancier aimait la senorita. En échange de sa main, il offrit quittance de la dette, s'engageant par-dessus le marché à ne jamais réclamer aucun compte de tutelle.

L'affaire était trop belle pour que l'honnête don Antonio hésitât une seconde ; sans même consulter sa nièce, il accepta.

Du reste, quand la jeune fille eut appris qu'il s'agissait de sauver l'honneur et la vie de son unique parent elle courba docilement la tête. Seulement — chose assez naturelle, je pense — elle s'informa du nom de son futur époux.

— Mais balbutia l'oncle, c'est un excellent gentilhomme, et qui ne vous est pas tout à fait inconnu.

— Son nom ?

— Diégo Diaz de Huerta.

Dolorès eut un frémissement d'horreur.

Ce Diégo Diaz, il est temps de te le dire, avait et à encore à Madrid une exécrable réputation. Gangrené de débauches, violent jusqu'à la cruauté, lâche jusqu'à l'assassinat on le croit, en outre, investi d'un pouvoir ténébreux qui lui permet de dissimuler ses crimes... On le prétend affilié à l'Inquisition.

— Diable ! fit l'écuyer en fronçant le sourcil.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit le comte, depuis longtemps déjà, Diégo Diaz obsédait Dolorès de sa passion frénétique de ses propos et de ses tentatives, plus infâmes encore. Il avait essayé, une nuit, de s'introduire par ruse et par violence, chez elle, dans

sa chambre... Et s'il n'avait pas accompli son dessein, c'est qu'il avait dû reculer devant l'attitude menaçante du populaire, ameuté sous les fenêtres par les cris de la malheureuse enfant...

— Et don Antonio savait cela ? Interrogea Landry.

— Il le savait !... répondit le comte, pâle de dégoût. Et vainement elle implora sa pitié, priant, pleurant, se traînant à genoux, demandant comme un bienfait — à cet homme qui l'avait ruinée — de lui permettre de se retirer dans un monastère... Tout ce qu'elle put obtenir, ce fut un court délai.

En attendant, Diégo Diaz régna en maître chez don Antonio. Grâce à nouveaux prêts d'argent, il en fit son adulateur, son esclave, l'instrument passif de ses volontés ; si bien que Dolorès, ne se sentant point en sûreté entre ces deux misérables, en était venue, dans sa propre maison, à ne plus oser s'endormir sans avoir barricadé sa porte et placé un poignard à portée de son bras.

Voilà ce que me raconta Etienne, voilà de quels gens j'avais juré de délivrer la senorita.

Au premier abord, la tâche me parut facile. Je résolus d'aller trouver don Antonio ; je ne pouvais, à la vérité, lui déclarer mes titres et mon nom, puisque la mission politique, dont on m'a honoré me condamne au plus strict incognito tant que j'habiterai l'Espagne ; mais rien ne m'empêchait d'acheter à mon tour ce vieillard taré ; il n'était besoin, pour cela, que de lui proposer un prix supérieur à celui de don Diaz, et ma fortune, tu le sais, m'eût permis de gorger d'or cet insatiable dépensier.

Par malheur, ne pénétrait pas qui voulait chez l'oncle de Dolorès. On faisait bonne garde autour de lui. J'eus beau frapper chaque jour à sa porte, guetter ses rares sorties, lui écrire billet sur billet, mes efforts échouèrent.. Diégo Diaz consignait ses visites et confisquait les lettres adressées au vieil hidalgo.

Il n'y avait donc plus, pour Dolorès, qu'une chance de salut : la fuite. Mais consentirait-elle à me suivre ? N'était-il pas à craindre qu'en face d'une détermination aussi grave, toutes les délicatesses féminines, toutes ses pudeurs ne se révoltassent ?

Avant de rien entreprendre, je devais m'assurer de son aveu, et, dans ce but, je sollicitai d'Etienne une seconde entrevue. Elle ne me l'accorda qu'avec répugnance. La jolie camériste était mariée ; elle avait épousé par amour le propre velet de chambre de Diégo Diaz, et cet homme, fort jaloux de sa nature, l'espionnait non-seulement pour son compte, mais aussi pour celui de son odieux maître, auquel il était étrangement dévoué.

Donc, rien n'était plus dangereux que nos secrets colloques ; je n'y jouais que ma vie ; Etienne y risquait, de plus que moi, son honneur, sa réputation, la paix de son jeune ménage. Elle vint cependant, et je lui fis part de mon projet.

Elle l'approuva, se chargea de décider sa maîtresse ; puis comme il me fallait une réponse immédiate, elle

me donna rendez-vous pour le lendemain, à minuit, dans une petite rue des faubourgs. Toutefois, il fut bien convenu que cette rencontre serait la dernière.

Je te laisse à penser si la nuit me parut longue et si j'envisageai avec ennui la perspective d'une journée encore à passer dans l'attente. Heureusement, je me souvins qu'un de mes amis, noble et loyal espagnol, nommé don Cristobal, m'avait pour ce jour-là invité à dîner à sa campagne. C'était un moyen de tromper mon impatience. Vers dix heures du matin, je montai à cheval et je sortis de chez moi.

La chaleur était déjà étouffante. J'allais au pas, ayant soin de raser les maisons du côté de l'ombre, lorsque des passants tout à coup me crièrent des mots que je ne compris pas et s'enfuirent d'un air effaré. Au même instant, j'entendis un fracas de tonnerre, je ressentis à l'épaule un choc violent et un tourbillon de poussière blanche m'enveloppa comme un brouillard.

L'entablement d'un balcon venait de se détacher ; la masse entière s'était écroulée sur moi : si je n'avais cotoyé la muraille d'aussi près, j'étais tué. Par un hasard providentiel, j'en fus quitte pour de légères contusions. Je poursuivis mon chemin, et, au bout de dix minutes, je ne songeais plus à cet accident.

Une fois hors de la ville, j'avais pris le galop. Cette allure, bien nourrie, m'emmena en moins d'une heure sur la propriété de don Cristobal. Comme j'atteignais sa maison, deux coups de feu éclatèrent, l'un à ma droite, l'autre à ma gauche : en même temps je vis sortir d'entre les taillis, et détaler à travers champs, deux hommes en guenilles. Je me lançai furieux, sur leurs traces ; mais je dus presque aussitôt m'arrêter, mon cheval était blessé ; son garrot s'inondait de sang... Quant à moi, j'étais sain et sauf, la deuxième balle s'était aplatie contre la poignée de ma rapière.

J'entrai chez don Cristobal. Les détonations avaient frappé son oreille, et il se tenait inquiet sur le poron. Il accourut à moi, les mains ouvertes. Un magnifique chien des Pyrénées bondissait autour de lui.

Nous pénétrâmes au salon et je racontai ma double mésaventure, sans y attacher plus d'importance que la chose, selon moi, n'en valait. A ma grande surprise, mon récit parut affecter don Cristobal ; il me le fit répéter plusieurs fois, me questionna minutieusement sur les détails, puis, me serrant la main avec force, il ouvrit la bouche comme pour me communiquer quelque avis important. Mais il se ravisa ; son visage se fit grave, soucieux, distrait : il garda le silence et se prit à réfléchir.

A ce moment, un majordome apporta des rafraîchissements et m'annonça que le chirurgien du lieu se disposait à panser mon cheval. Je tenais à surveiller l'opération. Don Cristobal et moi, nous nous mîmes à la fenêtre. Quand nous revînmes à nos places, une exclamation de colère et de douleur jaillit des lèvres de mon ami.

— Pluton ! s'écria-t-il, mon pauvre Pluton !... mort !... on m'a tué mon chien !

En effet, l'animal gisait inanimé sur parquet, l'œil vitreux, les pattes raidies. Il n'y avait pas un quart d'heure que nous lui avions tourné le dos, le laissant plein de gaieté, de feu et de vie. Don Cristobal, au désespoir, cherchait vainement à s'expliquer cette mort foudroyante. Il souleva la tête de son favori et entrebâilla les mâchoires afin d'examiner l'intérieur de sa gueule d'où découlait une bave sanguinolente. Soudain il devint livide et, sans parler, il me montra sur la langue tuméfiée du chien, un fragment de biscuit que sans doute la pauvre bête n'avait pas eu le temps d'avaler ; puis, il me désigna du doigt le plateau où reposaient tout à l'heure nos deux verres remplis de malaga.

Le sien était intact ; le mien, vide et renversé.

Je me rappelai que j'y avais trempé un biscuit et qu'au moment de le porter à ma bouche, on était venu m'avertir de l'arrivée du chirurgien ; je m'étais levé pour courir à la fenêtre. Pluton, profitant de l'occasion, avait probablement sauté sur une chaise, renversé le verre, et, d'un coup de langue, happé le biscuit.

La première stupeur passée don Cristobal traîna le chien sous une table dont il laissa retomber le tapis de manière à dissimuler le cadavre. Cela fait, il frappa sur un timbre.

Un valet entra.

— Ce n'est pas vous que j'appelle, c'est Tadéo, lui dit son maître.

Tadéo était ce majordome qui avait apporté le malaga et rempli nos verres.

Le valet répondit que, depuis un quart d'heure, on ne savait ce qu'était devenu Tadéo ; mais qu'un paysan prétendait l'avoir vu sortir en courant de la maison et s'enfoncer dans la campagne.

Don Cristobal n'insista pas. Evidemment, il s'attendait à cette nouvelle. Il congédia le valet, marcha vers une porte latérale et siffla d'une manière particulière.

Un chien de la même espèce et de la même taille que Pluton se précipita dans la salle. Don Cristobal trempa un biscuit dans son propre verre et le lui jeta. L'animal n'en fit qu'une bouchée, puis les yeux luisants et la queue frétiliante, il sembla solliciter un autre morceau. Don Cristobal ne se fit pas prier ; tous les biscuits, successivement imbibés de vin, y passèrent, et le chien continua à se porter à merveille.

De cette expérience, il résultait que mon verre seul avait été empoisonné. Pour la troisième fois, dans la même journée, je venais d'échapper à une mort presque certaine.

Don Cristobal me prit le bras et m'emmena au fond de son jardin.

— Comte, me dit-il à voix basse, vous comprenez bien, n'est-ce pas, que si un malheur vous fût arrivé sous mon toit, je me serais plongé ma dague dans le

cœur. Je remercie Dieu de ce qu'il nous a épargné : à vous, ce trépas obscur, à moi, cette tache déshonorante. Mais, si vous m'en croyez, vous ne resterez pas une heure de plus en Espagne. Ce qui vient d'avoir lieu m'indique à quel ennemi vous avez affaire. Un seul homme, dans Madrid, est capable de poursuivre sa vengeance avec un tel acharnement, une telle impudence et une telle puissance d'action : c'est don Diaz de Huerta...

— J'ai lieu de supposer, en effet, répondis-je, que don Diaz est mon ennemi...

— Eh bien ! partez ! au nom du Ciel, ne rentrez pas chez vous... La mort vous y guette ! Revêtez le déguisement que je vais vous fournir, et gagnez le port le plus proche ; car autrement, aussi vrai que les soleils brille là-haut, vous disparaîtrez d'entre les vivants, sans que ni famille, ni amis, ni compatriote puissent retrouver vos traces.

Je rendis grâce à don Cristobal pour ses affectueux conseils, et tout en lui promettant de quitter l'Espagne avant peu, je lui avouai qu'un intérêt des plus précieux allait me forcer d'y séjourner quelques jours encore.

Il soupira, et passant la main sur son front :

— Comte, murmura-t-il, vous ne savez pas ce que c'est que cet homme ! Fasse le ciel que vous ne l'ayez jamais rencontré !

Il se fit seller un cheval et voulut à toute force me reconduire.

Mon retour s'accomplit sans accident ; mais don Cristobal ne se sentit un peu rassuré qu'après avoir franchi avec moi le seuil de ma demeure et visité la maison de fond en comble.

— Adieu et réfléchissez ! me dit, en se retirant, ce simple et franc gentilhomme. Fuyez demain plutôt que dans huit jours, aujourd'hui, plutôt que demain. Et à quelque heure, en quelque circonstance que vous vous décidiez, souvenez-vous que vous trouverez toujours un cheval dans mes écuries, de l'or dans mes coffres, et au bout de mon bras une épée qui saura vous protéger, s'il le faut, jusqu'à la frontière.

La nuit était venue. Je changeai de costume et j'attendis fiévreusement l'heure de mon rendez-vous avec Etiennette. Enfin, onze heures et demie sonnèrent. Je sortis.

Une obscurité profonde noyait les rues et, quoique mon regard sondât prudemment les ténèbres, je ne vis rien qui pût me causer la moindre inquiétude. Au premier coup de minuit, j'arrivai à l'endroit convenu. La camériste n'y était pas encore. Je m'enveloppai dans mon manteau et je patientai une heure, une heure et demie, deux heures peut-être. Enfin, une ombre tourna l'angle d'un carrefour ; elle venait à moi avec rapidité extrême... C'était Etiennette.

Mais sans s'arrêter, sans me regarder, sans m'adresser un mot, elle laissa tomber un papier devant moi et passa...

Je ramassai le billet m'éloignai, pressentant une

catastrophe. Non loin de mon logis, brûlait une lampe suspendue à la niche d'une madone ; à la lueur de cette lampe, je me disposais à déplier l'écrit, lorsque quatre hommes, sortis de je ne sais où, fondirent sur moi l'épée haute, et, avant que j'eusse eu le temps de dégainer, m'accommodèrent de la façon que tu as vu.

— Par Notre-Dame ! grommela l'écuyer, si j'avais été là, les choses, j'en réponds, auraient pris une toute autre tournure. Mais bast ! vous m'aviez caché cette malencontreuse intrigue...

— Hé pardieu ! je redoutais tes éternelles remontrances.

— Enfin !... il est encore heureux que je vous aie retrouvé le lendemain... Mais dans quel état, bon Dieu ! je vous crus trépassé...

— Et tu attribuas ce meurtre à la police ?

— Ma foi, monseigneur, nous conspirons... Ce genre d'exécution sommaire est assez dans les habitudes du gouvernement.

— Ton erreur m'a été utile, car, voulant dépister les espions une fois pour toutes, tu me transportas secrètement dans un faubourg écarté où, Dieu aidant, je revins à la vie pendant que tu répandais adroitement le bruit de ma mort. Tu as agi en cette circonstance, je dois le dire, avec une intelligence parfaite.

— Hum !... murmura Landry, savoir !... si tout le monde vous suppose défunt...

— Eh bien ?

— Ne craignez-vous pas que don Diaz n'ait profité de cette croyance pour déterminer la senorita Dolorès à l'épouser ?

La figure du comte se décomposa. Bien souvent, cette hypothèse si vraisemblable avait traversé son esprit sans qu'il eût osé s'y appesantir.

— Par les os de ma mère ! gronda-t-il, je veux m'en assurer sur l'heure !

Et du bout de son couteau, il frappa sur son assiette. Gomès accourut apportant le dessert.

— Mon ami, lui dit le comte, veuillez prier le senor Truxillo de me faire l'honneur de monter ici.

Gomès disparut. Cinq minutes après son patron entra, le bonnet à la main.

Le comte alors, sans affectation, s'arrangea pour diriger la lumière de la lampe sur les traits du cabaretier, tout en demeurant lui-même dans l'ombre.

— Ah ça ! lui dit-il, qu'ai-je appris, mon hôte... Vous vous êtes privé, pour nous, de votre souper ?

— Je n'ai aucun mérite à cela, senor... Il y a longtemps que je ne mange plus.

— Mais vous buvez encore, je suppose ?

— Le moins possible.

— Cependant, s'il me prenait fantaisie de goûter à votre meilleur vin, vous ne me refuseriez pas de m'aider à en tarir deux ou trois flacons.

Le mélancolique hôtelier se dérîda un peu.

— Votre seigneurie me comble, balbutia-t-il.

— Surtout point de seigneurie entre nous ! fit Cornélius avec un rire pesant. Je ne suis qu'un modeste

orfèvre, c'est-à-dire un négociant comme vous. Touchez-là. Vous nourrissez vos contemporains, j'orne les miens pour les embellir... Nous sommes confrères.

— Ah ! dit-il, senor, que vous êtes heureux d'avoir l'humeur aussi gaie.

— Ma foi, oui ! j'aime à rire... Je ne m'en défends pas. Et vous, mon hôte ?

— Moi, soupira l'aubergiste, j'ai des soucis.

— Alors, sus aux flacons ! Courez ! Volez mon compère ! .. Le bon vin réjouit le cœur de l'homme, à ce qu'affirme l'Ecriture.

Le cabaretier sortit à reculons et prit incontinent le chemin de la cave.

— Que penses-tu de ce gaillard-là ? demanda le comte à Landry.

— De Truxillo ? Ma foi, je pense que c'est un homme superbe... Quels muscles, monsieur, quelles épaulles ! Il était né pour porter la cuirasse...

Le comte sourit.

— J'ai lieu de croire, en effet, dit-il qu'il a de la vocation pour le métier des armes.

— Comment cela ?

— Je te parlais tout à l'heure des quatre assassins qui m'ont si bien accomodé, il y a six semaines, à Madrid ?

— Oh ! oh ! fit l'écuyer, qui se dressa tout pâle, est-ce que, par hasard ?...

— Mon Dieu, oui ! Le senor Truxillo était du nombre. Il est évident que ce drôle est une créature de don Diaz et qu'en nous logeant ici, nous nous sommes fourrés dans la gueule du loup.

III

DEUX CENTS FLORINS DE HOLLANDE.

En apprenant que Truxillo était un des assassins de son maître, Landry se prit à réfléchir, puis il s'approcha du mur et décrocha sa rapière.

— Holà ! s'écria le comte en riant, fais-moi le plaisir de te rasseoir.

— Permettez..., balbutia l'écuyer entre ses dents serrées par la colère.

— Je ne permets rien. Es-tu fou ? Ne vas-tu pas tuer mon hôte, à présent !

— Si je ne le tue pas à présent, murmura Landry, vous serez forcé de le tuer dans dix minutes.

— Pourquoi ?

— Parce qu'avant dix minutes il vous aura reconnu.

— Sous cette barbe noire et dans cet accoutrement ? Impossible.

— N'importe, monsieur. Ce gredin-là nous gênerait tôt ou tard... et je vais...

— Morbleu ! je te défends de toucher à un cheveu de sa tête. J'ai besoin de lui.

— Besoin de ce scélérat ?

— Ne comprends-tu pas que, mieux que personne, il peut me renseigner sur le château d'Agréda et sur la manière de s'y introduire ?

— C'est juste !

— Alors rengaine ta rapière, et, lorsque cet honnête homme rentrera, abstiens-toi de l'assommer.

On fera son possible.

— Tâche même d'être aimable avec lui...

— Aimable ! mille arquebuses !... Je veux que les cinq cent mille diables de l'enfer me brûlent, si je...

— Silence ! le voici.

Au même instant, Truxillo reparut, apportant avec précaution quatre fioles couvertes de poussière et de toiles d'araignées.

Maître Cornélius ayant rempli les verres, on trinqua rondement. Mais quand le gobelet de Landry choqua celui de l'aubergiste, celui-ci resta bouche bée devant la mine blême, les mâchoires féroces et les yeux brillants de l'écuyer.

— Monsieur est votre ami ? demanda-t-il au comte.

— Mon commis principal, répliqua Cornélius. Il a l'air un peu dur, n'est-ce pas ? ajouta-t-il lorsque Landry, grondant comme un dogue auquel on arracherait un os, eut été s'asseoir à l'écart. Eh bien ! c'est un agneau pour la douceur.

— Cela ne m'étonne point ! murmura l'hôtelier, il y a des physionomies si trompeuses.

Et, cette réflexion ravivant en lui quelque amer souvenir, il soupira profondément.

— Vous me paraissez bien affecté, mon hôte, reprit le comte en lui versant une seconde rasade. Gageons que vous avez des soucis d'argent.

Le cabaretier secoua négativement la tête.

— Alors ce sont des soucis de famille ? Je vous plains, car cela me connaît !

— Vous êtes marié ? demanda Truxillo d'un ton plein de sympathie.

Le prétendu orfèvre se renversa sur sa chaise et gonfla ses joues d'importance.

— Là bas, dit-il, au pays de Bruges, j'ai laissé une femme superbe et huit magnifiques enfants.

Si furieux que fût Landry, un violent éclat de rire ébranla son robuste individu. Il se dissimula dans une quinte de toux.

— Huit enfants ! répétait l'aubergiste extasié.

— C'est pour leur amasser une dot que je voyage, continua Cornélius. Vos compatriotes aiment les bijoux, senor Truxillo.

— Peuh !..., fit l'hôtelier, si vous venez ici avec l'intention d'en vendre...

— Ma foi, non !... Quoique, à la rigueur, si une occasion se présentait... mais à parler franc, c'est une toute autre affaire qui m'amène.

— Ah !

(A suivre.)

LE

2

BAISER DE JUDAS

(SUITE)



— En effet, cet attentat inouï ne pouvait rester sans châtiment. Les paysans en appelèrent à leur suzerain, qui manda à sa barre le noble Petro Solvich. Le comte était vieux, vivait isolé, éloigné de ses pairs, le noble était jeune, soutenu par ses amis, il refusa et fit pendre le héraut chargé de lui signifier l'ordre de son suzerain. Jean Rakoczy s'adressa à la Diète qui refusa de faire justice.

— Est-ce possible !

A cette nouvelle, les paysans de Berfeld s'insurgèrent contre leur seigneur, mais celui-ci, prévenu à temps, fit saisir douze d'entre eux, qui furent pendus aux créneaux du château, les autres se réfugièrent sur les terres du comte Jean qui médita dès lors une vengeance éclatante. Ses émissaires parcoururent les campagnes, ramassèrent un noyau de quelques centaines de paysans, qui se joignirent aux hommes d'armes du comte et, tous ensemble, profitant du moment où le noble Solvich avait nombreuse société au château, l'investirent subitement.

— Enfin !

— Le noble félon et cruel voulut résister, mais le héraut d'armes ayant annoncé à haute voix qu'à la moindre tentative tous les défenseurs du château seraient pendus, ses soldats l'obligèrent à se rendre à merci. Le pont-levis fut abaissé et tête-nue, le châtelain et ses convives se présentèrent devant Jean Rakoczy, assis sur un siège élevé, entouré de son armée. Implacable comme le destin, le noble vengeur du peuple outragé fit appeler les jeunes victimes des bestialités de ces êtres infâmes, afin qu'elles désignassent tous ceux qui avaient pris part à la honteuse orgie. Nobles ou vilains, ceux reconnus furent à leur tour dépouillés de leurs vêtements, passés par les verges et pendus aux arbres du chemin. Le château fut rasé et les terres données en toute propriété aux paysans.

— Bravo, mon aïeul !

Les nobles irrités de cet acte de justice organisèrent une expédition contre le comte Jean qui fut assiégé à son tour. Mais ceux pour qui il s'était dévoué veillaient. Sous prétexte de prendre part à la croisade, que venait prêcher de la part du pape le cardinal Bakracz, les paysans se soulevèrent, s'armèrent, et sous la dénomination de Kurucz — Croisés — marchèrent au secours de leur ami. A la nouvelle de

cette puissante insurrection — elle comptait plus de vingt mille hommes — les nobles levèrent en toute hâte le siège du château. Alors la Diète, qui eut laissé assassiner un magnat, s'effraya de cette levée formidable et dépêcha auprès du comte le cardinal Volnitz. Celui-ci trouva le comte Jean qui, la main appuyée sur l'épaule du paysan Jean Dosza, un szeklers de Transylvanie, passait en revue ses troupes qui grossissaient à chaque instant. — Comte, dit le prélat vous vous devez à votre caste, à vos frères, la Diète vous réclame. — Je n'ai rien à demander à la Diète, rien à lui offrir. J'ai été abandonné, renié, insulté même par mes pairs. — Prenez garde en partageant le sort des paysans, vous perdrez votre titre de comte. — Si je ne suis comte, je serai roi, répondit fièrement le vieillard en relevant sa grande taille courbée par l'âge. — Roi ! répéta le cardinal. Quel roi ? — Roi des Kurucz, cria le paysan Dosza, en levant son glaive.

— Vive le roi des Kurucz ! répondit l'armée entière.

— Voici donc le premier roi des Kurucz !

— Hélas ! ce fut une royauté éphémère : deux jours après, Jean Rakoczy tombait assassiné au milieu de son camp par un misérable qui fut massacré sur place. Avant de mourir le noble vieillard désigna Dosza pour son successeur et lui recommanda de faire remettre son petit-fils Sigismond, âgé seulement de cinq ans, aux mains de son ami et frère d'armes Jean Zrinyi, magnat de Transylvanie. Ce qui fut fait. Le jeune comte fut élevé avec le Léros de Szigeth et partagea sa gloire.

— Que devint l'insurrection après la mort du comte Jean ?

— La lutte fut peu longue mais terrible et funeste aux défenseurs du droit. Armés de leurs redoutables faulx, ils furent d'abord victorieux. Alors les nobles et les magnats de toutes les provinces voisines s'allièrent contre eux et, après d'héroïques efforts, ils furent vaincus dans une formidable bataille près de Temesvar. Leur roi, le paysan Dosza tomba aux mains de ses ennemis et subit, avec un courage sublime, les plus cruels supplices. On poussa même la férocité jusqu'à le faire asseoir sur un trône ardent avec une couronne de fer rouge au front...

— Horreur !

— N'est-ce pas qu'ils sont doux les bons seigneurs ? Qu'ils sont bien venus surtout de se plaindre de justes représailles ?

— Ensuite ?

— L'arrière-neveu du comte Jean, Sigismond Rakoczy fut élu roi de Transylvanie en 1606, Georges Rakoczy 1^{er} en 1627, Georges Rakoczy II en 1664. Celui-ci périt dans une rencontre avec les Turcs, à la veille d'épouser la fille de Pierre Zrinyi, Hélène, âgée de 16 ans. Veuve avant d'être mariée, Hélène épousa ton père François Rakoczy, frère de Georges. Avec son beau-père Pierre Zrinyi, Frankkopian et Nadasdi, ton père recommença la lutte contre l'empire

et l'empereur Léopold I^{er}, qui avait prononcé cette terrible sentence : *Faciam Hungariam captivam, postea mendicam, deinde catholicam*. — Prendre la Hongrie par la faim, la misère, pour la rendre esclave et catholique, tel était le rêve de ce bourreau des peuples libres.

— Hélas !

La conspiration échoua. Et bien qu'on eut promis vie sauve, Pierre Zrinyi, les comtes Frankkopian et Nadasdi périrent sur l'échafaud. François Rakoczy, qui était parvenu à s'échapper, mourut des suites d'une blessure. Sa veuve alors, pour venger à la fois son père et son époux, épousa le comte Enrich Töckeli, qui venait de lever l'étendard de la révolte et d'appeler à lui les paysans. La lutte fut terrible, acharnée. Acclamé roi des Kurucz, Töckeli devint en peu de temps maître de la Hongrie entière. L'empereur appela le ban et l'arrière-ban contre le rebelle qui s'allia aux Turcs. Ces derniers, ayant subi plusieurs échecs, se saisirent trahisement du roi des Kurucz et le retinrent prisonnier. L'insurrection privée de son chef se dispersa. Une seule place tint bon, la forteresse de Munkacz, défendue par sa mère, Hélène Zrinyi, épouse de Töckeli. A ce moment eu lieu la plus horrible réaction dont l'histoire de Hongrie fasse mention. Sous la direction impitoyable du général italien, l'odieux Caraffa, s'organisa un massacre nommé la *Boucherie d'Epéries*. La Diète rassemblée finit par obtenir qu'on mit un terme à ces horreurs et l'amnistie fut proclamée. Hélène rendit la citadelle et fut rejointe son époux en Asie, pendant que son fils était emmené à Vienne. Est-ce cela ?

— Je vous remercie, Madame, de m'avoir rappelé à moi-même. Franz Rakoczy ne sera pas indigne du nom qu'il porte, je vous le jure. Quand viendra le jour, je serai prêt.

— Bien, mon fils. Tu es beau et bon. Le moment ne tardera pas et tu seras prévenu.

En prononçant ces paroles la noble dame avait dans la voix des inflexions d'une douceur si pénétrante que le jeune homme en fut profondément ému. C'est pourquoi la considérant attentivement il lui dit :

— Qui êtes-vous donc, Madame ?

— Une sybille. Interroge-moi.

— Ma mère est-elle morte ?

— Oui... pour le monde. Non pour toi.

— Elle vit !!! Où cela ?

— Loin d'ici encore... mais tu la verras.

— Quand cela ?

— Quand elle le jugera à propos... dans ton intérêt.

— Mais encore ?

— Ses yeux et son âme t'accompagnent. Attends ses ordres.

— J'attendrai.

— Est-ce tout ce que tu désires savoir ?

— J'ai oublié le motif qui m'a conduit ici.

— Bien, mon fils. La femme qui trahit la foi jurée

à son époux, oubliera le serment fait à son amant. Bien fou est celui qui se fie à une vertu qui a déjà succombé. Le prince Rakoczy ne doit aimer et n'aimera que celle qui tout entière à lui, à lui seul, partagera sa bonne et sa mauvaise fortune. Celle-là il la rencontrera, bientôt le destin ami la jettera dans ses bras.

— Merci et adieu, Madame, saurai-je votre nom pour le bénir...

— ... Jeanne Lenoir, répondit-elle, après un moment d'hésitation et en comprimant de la main les battements de son cœur.

— Madame Jeanne Lenoir, le prince Rakoczy vous vénère. Il voudrait pouvoir vous récompenser, comme vous le méritez.

— Me récompenser ?...

— Oui !

Alors l'étrange pythonisse, saisissant dans ses mains la tête du jeune Magyars surpris, appuya avec force les lèvres sur son front, en murmurant comme une prière :

— Que Dieu te protège, mon fils ! Moi je te bénis. Je suis payée. Adieu !

Et soulevant vivement la tapisserie elle disparut.

III

?... — ?... — SOUVENT FEMME VARIE, BIEN FOL EST QUI S'Y FIE. — DEUX RIVAUX. — ENTRE DEUX BAISERS.

Quand les deux jeunes gens se retrouvèrent seuls, dans la rue déserte, Judith poussa un soupir de soulagement et reprit le bras du beau cavalier qu'elle pressa amoureusement.

— Vous vous souvenez de votre promesse, dit-elle.

— Oui. Une explication auparavant. Que signifie tout cela ? Comment se fait-il que vous m'ayez conduit ici, dans cette maison, que vous disiez ne pas connaître, dont vous saviez cependant les mots de passe ?

— Ecoutez, prince. Il y a trois jours, me trouvant chez M^{me} la marquise de Maintenon laquelle m'avait mandée pour un ballet que le roi veut faire exécuter à Versailles, je rencontrai là une grande dame au cachet étrange, qui, en m'entendant nommer me considéra attentivement. Pendant que j'attendais l'arrivée du roi, votre nom fut prononcé dans la conversation qui s'était engagée entre M^{me} de Maintenon et l'étrangère.

— Mon nom !...

— Oui. M^{me} la marquise ajouta même : — Il faut le voir au plus tôt.

— Ah !

— Le soir on donnait *Armide*, l'opéra de Quinault, mis en musique par Lulli, qui n'avait pas été joué depuis 1689. Vous y assistiez, dans une loge discrète, avec M^{me} d'Arvoise; et, si vous vous en souvenez, je fis une apparition près de vous, avec l'abbé de Tencin, que j'avais mis en demeure de me présenter à vous, car je ne vous connaissais que par MM. de Virieu et d'Argenson, qui sont de vos amis.

— Je n'ai pas oublié cette courte apparition, belle Judith, où vous vous montrâtes si spirituelle et charmante que Geneviève en fut jalouse.

— Vraiment? Je continue mon récit. La loge en face de la vôtre était occupée par une dame richement vêtue et couverte de bijoux. Elle était accompagnée d'un serviteur nègre.

— Je ne l'ai pas remarquée.

— Comme je vous quittais, le nègre se présenta moi en me priant d'entrer une minute près de sa maîtresse. J'y consentis et me trouvai en présence de cette dame que, le matin même, j'avais rencontré chez M^{me} de Maintenon. — Mademoiselle Judith, me dit-elle sans préambule, vous êtes belle, bonne et adroite je le sais. Il s'agit de rendre service à une personne que vous connaissez. Le voulez-vous? Et comme je lui demandais le nom de cette personne, elle vous nomma. Je fus forcé d'avouer que je vous voyais pour la première fois. — Cela ne fait rien, vous pouvez, si vous y consentez, faire ce que je vous demande. — Dois-je vous dire que j'acceptai avec plaisir la mission dont on me chargeait?

— Dites-le, ma bonne Judith.

— C'est la vérité. — Vous lui direz continua-t-elle, que sa dame d'Arvoise, dont il est idolâtre au point de tout oublier, le trompe avec un petit chevalier d'Argère, adolescent frais débarqué à Paris. Vous lui direz que le prince Rakoczy, tout en consacrant au plaisir quelques heures de sa folle jeunesse, a autre affaire qu'à vivre dans l'oisiveté et la mollesse. Et, s'il doute de vous, amenez-le moi. A quelle heure du jour ou de la nuit que vous vous présentiez, je vous recevrai. Me le promettez-vous? — Où dois-je le conduire? demandai-je, après avoir promis ce que l'on réclamait de moi. — Rue du Temple, vingt-septième maison à gauche en tournant le dos à la Seine. La porte basse est surmontée d'une croix en marbre blanc. — Bien, Madame. Qui demanderai-je? — A la question qui vous sera posée, répondez : *Science et Vérité*. J'ai donc tenu ma promesse, prince. M'en voulez-vous?

— Oh! non pas.

— Dois-je compter que vous tiendrez la vôtre?

— Plus tard.

— Vous aimez encore Geneviève?

— Non. Cependant je veux lui dire que je connais sa trahison. Je veux la confondre.

— Ensuite?

— Ensuite... Je suis à vous.

— Allons! Voici le jour qui se lève. Si l'oiseau est au nid de la belle, il ne peut tarder à déguerpir.

Tous deux, hâtant le pas, arrivèrent en quelques minutes rue St-Antoine, à la porte du sire d'Arvoise dont Franz possédait une clef. Ils montèrent avec précaution et pendant que Judith se dissimulait dans l'ombre, Franz s'appretait à frapper, quand il entendit le verrou intérieur glisser discrètement. Aussitôt la porte s'entrouvrit et un cavalier parut sur le seuil.

Le Hongrois se dressant tout à coup devant le nouvel arrivant, celui-ci recula effrayé de cette apparition inattendue.

Le prince en profita pour mettre la dague à la main, et entrer en fermant la porte derrière lui.

— L'ardieu, dit-il d'un ton railleur, je serais curieux de savoir ce que vous faites à cette heure ma-
le auprès de ma tendre Geneviève.

— Monsieur! cria le jeune homme, vous allez me rendre raison.

— Tant beau, mon jeune coq. Entrons d'abord, nous nous expliquerons après.

Et saisissant dans sa puissante main le bras de l'adolescent, qui voulait lui barrer le chemin de la seconde pièce, il le jeta de côté ainsi que la duègne, qui s'était également interposée. Puis il ouvrit la porte, s'approcha du lit où la belle pécheresse, gracieusement étendue s'appretait à goûter enfin un repos bien mérité.

A la vue de ses deux amants, tous deux l'épée à la main, la belle se dressa effarée sur son séant, les yeux hagards, les mains étendues en avant.

— Grâce! grâce! murmura-t-elle.

Franz levant les épaules, se retourna vers le jeune homme qui, pâle comme un mort, se soutenait aux rideaux du lit.

— Vous êtes jeune, lui dit-il. Vous aimez cette femme et avez peur pour elle.

— Je ne veux pas que vous touchiez à un cheveu de sa tête.

— Croyez-vous que sa vie vaut l'une des nôtres? N'importe, je ne souillerai pas mon épée du sang d'une femme, mais il faut que je me venge sur vous qui êtes innocent.

— Je suis à vos ordres.

— O Franz! Franz! Je vous ai aimé, bien aimé, je vous le jure. Franz, vous qui êtes grand, qui êtes bon, qui êtes fort, pitié pour Georges, s'écria alors la jeune femme en se jetant hors du lit, et en se traînant à genoux affolée, demi nue. Tuez-moi si vous le voulez. Vous en avez le droit. Quand vous avez levé le fer sur moi, j'ai attendu la mort en silence; mais lui, que vous a-t-il fait?

— Assez, Madame! dit Georges, assez!

— Non, laisse-moi dire, Georges, que nous nous aimions depuis longtemps, qu'élevés ensemble, comme frère et sœur, nous n'avions qu'une seule pensée : être un jour l'un à l'autre. Laisse-moi dire qu'on t'a élevé à mon affection, qu'on m'a fait croire que tu étais mort et qu'ainsi on m'a jetée au bras de cet homme qui

est mon époux, que je hais et méprise. Dans mon abandon, ma douleur, Franz m'est apparu pour me sauver du désespoir car je voulais périr, n'est-il pas vrai, prince Rakoczy ? Et je vous ai aimé. Ce n'est pas vous que j'ai trahi, c'est l'image de mon bien-aimé Georges que je croyais mort. Quand il m'est revenu, il y a de cela huit jours à peine, concevez-vous mon émoi ? Concevez-vous ma honte ? Mon amour, notre amour renaissait plus fort, plus violent... Oh ! j'ai bien lutté. J'ai bien souffert. Je voulais tout vous avouer à vous, Franz que je savais généreux, mais je craignais de briser votre cœur... vous paraissiez tant m'aimer...

— C'est vrai ! murmura Franz avec un soupir, en contemplant la jeune femme éplorée que tant de fois il avait pressée palpitante entre ses bras.

— Pardonnez ! en souvenir de cet amour... Hélas ! Ce rendez-vous, tant demandé est le premier... et sera le dernier

— Relevez-vous, Geneviève. Mon cœur ne peut vous en vouloir et ma raison vous pardonne. Nous ne nous reverrons plus. Quand à vous, Monsieur le chevalier d'Argère, je suis à vos ordres... si vous l'exigez.

— Oh ! non, non. Merci, Franz, murmurait Geneviève en baisant la main de son ancien amant. Soyez son ami, Franz, il est jeune et a besoin de cœurs dévoués et bons comme le sien...

— En garde, Monsieur, cria Georges, ou je vous frappe par derrière.

Sans répondre, le prince Rakoczy se retourna, d'un seul coup désarma son adversaire et mit le pied sur l'épée à terre. Comme Georges se baissait pour la reprendre il lui tendit la main.

— Pourquoi vouloir mourir, enfant ? Vous êtes aimé, aimé avec passion...

Mais Georges recula, le front couvert d'une subite rougeur, refusant la main qu'on lui tendait. A cette vue, Geneviève saisissant l'épée laissée à terre la leva sur sa propre poitrine blanche et nue, si belle dans sa nudité.

Un même cri s'échappa de la poitrine des deux jeunes gens, qui s'approchèrent.

— Vous voyez, pauvre enfant, dit le Magyars. Voulez-vous la tuer ?

— Non ! s'écria Georges, en lui pressant la main. Vous êtes un noble cœur. Puis-je demander votre amitié ?

— Elle vous est acquise. Vous êtes brave, c'est un titre. Nous nous reverrons. Allons, enfants, adieu. Je vous laisse l'un à l'autre... soyez heureux.

Et ouvrant la porte, il sortit vivement.

Judith attendait toujours à demi morte de frayeur, car ne comprenant rien à cette longue séance, elle craignait que le prince n'eût été assassiné. Cependant elle n'osait entrer.

A la vue de Franz sain et sauf, elle poussa une exclamation de joie et s'élança dans ses bras quelque étrange que cela put paraître au prince. Elle le pres-

sait contre sa poitrine émue tandis que deux larmes de bonheur — frangèrent les cils bruns de ses yeux noirs.

— Vous vous êtes battu ?

— Oh ! Fort peu !

— Vous avez été vainqueur !

— Peu ! .. C'est selon.

— Comment cela ?

— Oui, j'ai été surtout vainqueur... de moi-même... J'ai pardonné aux amants que j'ai réunis.

— Ah ! Voilà qui est grand... Et cela vous a beaucoup coûté ?

— Diable ! Elle était bien belle ainsi... à demi nue à mes pieds mais... l'amour avait fui.

— Bien vrai ?

— Oui. En quoi cela vous intéresse-t-il ? Ah ! la promesse.

— Non. Ce n'est pas cela.

— Qu'est-ce donc alors ?

— Parce que je vous aime, moi ! répondit Judith en dardant ses yeux noirs et voluptueux sur les traits du prince Magyars.

Celui-ci la considéra quelques secondes émue et honteuse de cet aveu subit. Il se pencha vers elle, ses yeux troublés par la flamme qui jaillissait des prunelles de la belle Andalouse, dont les lèvres s'ouvraient fraîches et rouges comme une grenade que scindait une fine chaînette d'ivoire. Alors, ne pouvant résister à la tentation, il mordit à pleine bouche à ce fruit amoureux, en murmurant entre deux baisers :

— Combien de temps durera cet amour ?

— Toujours !...

— C'est bien long toujours ! Prenons d'abord pour aujourd'hui, nous verrons demain.

— Oui, viens...

Tous deux alors, ardents et joyeux, gagnèrent la chambre se tenant le bras, le coquet réduit qu'avait méprisé la muse Terpichore, M. le duc de Choiseul, le premier ami et protecteur dévoué de la séduisante Geneviève.

C'était dignement finir une nuit de Noël si bien commencée.

(A Suivre)

AUX LECTEURS DU CONTEUR GAULOIS

L'éditeur du CONTEUR GAULOIS non-seulement n'a rien négligé pour rendre cette publication particulièrement intéressante et en assurer le succès, mais il a encore pensé à satisfaire les vœux de ceux qui collectionnent les feuilletons.

Dans ce but, il sera publié tous les six mois, une RICHE COUVERTURE ILLUSTRÉE SUR BEAU PAPIER à couleur.

Cette couverture sera remise gratuitement aux acheteurs au numéro, ainsi qu'aux abonnés.

LA

2

BELLE NANETTE

(SUITE)



Quand passe sur la Bourgogne un vent d'Ouest, la *averse* comme on dit, vent lourd et humide, annonçant à coup sûr l'orage, parfois la grêle tant redoutée du laborieux vigneron, celui-ci, tournant vers l'Occident son visage inquiet, comme le Peau-Rouge raqué par les Visages-Pâles, comme le marin sonant un point noir qui tache le bleu du ciel, il flaire les exhalaisons que lui apporte chaque rafale de vent. Puis s'il croit sa récolte en danger il s'en va murmurant : « A mes pauvres raisins ! Gare à la grêle ! » Le souffle du Morvan d'où y n'vint ni bonn'gens, ni bon vent ! »

Nulle part, en effet, à l'époque où se passait notre histoire, les habitants ruraux n'étaient plus ancrés dans leur égoïsme, plus ouvertement cupides ; nulle part ils n'avaient une aussi grande propension aux disputes. Processifs à l'excès, les Morvandiaux plaiaient bel et bien pour un lopin de terre d'un mètre carré pour une borne inclinée à droite ou à gauche. Ils étaient violents et vindicatifs. L'homme était généralement maraudeur et braconnier, joueur et intempestueux. Quand à la femme, à peu d'exceptions près, elle n'avait pas grand souci de sa personne.

Aujourd'hui, nous devons reconnaître que le travail est plus en honneur qu'autrefois, dans le Morvan, et que les procès y sont moins nombreux, mais la moralité n'y est pas davantage à l'ordre du jour. Autun, Nevers, Dijon, Chalon voient sans cesse arriver dans leurs géhennes *tolérées* ces victimes que la campagne corrompt et misérable jette à la ville minotaure ; et, parmi ces impures, les émigrées du Morvan ne font pas défaut.

Comme dans les pays méridionaux l'homme du Morvan laissait autrefois à la femme les travaux manuels du pays et s'en allait, à l'époque des fenaisons, des moissons, des vendanges surtout, louer ses bras et son temps. A l'époque des vendanges, ils prennent les dispositions pour une absence de quelques semaines, comme les hirondelles pour leurs pérégrinations annuelles. On se rassemble par bandes, hommes, femmes, gas, fillottes, v'dangeux et v'dangeuses, porteurs de pagnes, porteurs de hottrias. Puis la Bourgogne est sillonnée pendant trois semaines par ces avides et robustes travailleurs. Ils ne sont difficiles ni sur le manger, ni sur le coucher, car après la journée faite ils se jettent pêle-mêle, sans pudeur ni vergogne sur la paille des écuries ou des granges, parfois même sur l'herbe, à la belle étoile.

Puis les vendanges terminées, après la *paulée*, les Morvandiaux rentrent dans leurs foyers rapportant précieusement leur gain bien légitime, ma foi, car la tâche était rude.

En hiver, alors que la campagne est couverte de neige, que le givre brille aux rayons du matin, que la bise couvre le sol de branchages morts. C'est le bon temps du Morvandiaux qui braconne tant qu'il peut. Toutes les armes, tous les engins lui conviennent, tous les gibiers lui sont bons.

Pendant ce temps les gamins courent les bois et les taillis, ramassant le bois mort et les femmes retirées à la maison, soignent les porcs et les bestiaux, *dépiquent* les noix et les chataignes, égrennent les maïs.

Les hommes sont généralement vêtus d'un pantalon de toile ou de gros drap, selon la saison, d'une veste de laine filée dans le pays et coiffé d'un chapeau de feutre grossier. Les femmes ont en partie conservé l'antique vêtement de leurs ancêtres, la *Thérèse*, sorte de cape ou chaperon d'été. En hiver la cape les garantit du froid et de l'humidité.

Les habitations du paysan morvandiaux sont construites en pisé, bois et torchis, rarement en pierres. Elles sont étroites et obscures, basses, humides ; sans pavage et sans caves au-dessous.

Quand à la nourriture, elle est des plus simple : du mauvais pain de seigle, des pommes de terre du laitage, de bouillies d'orges, d'avoine ou de maïs suivant les localités, puis du porc salé.

Je crois que nous avons assez de descriptions comme cela et que nous pourrions passer au récit lui-même.

II

LA FAMILLE CHAMPION

A quelques kilomètres de l'ancienne Bibracte, aujourd'hui la ville d'Autun, était un hameau composé d'une vingtaine de huttes -- on ne peut guère appeler cela des maisons -- dépendant de la commune de Brion. Ce hameau s'était appelé La Caulay.

Pittoresquement étagé sur les flancs d'un coteau, il avait ses pieds sur les rives de l'Arroux et son front jusqu'au sommet de la colline.

Ce coin de terre, qu'on ne pouvait apercevoir d'une certaine distance, caché qu'il était par de hauts chataigniers qui allaient rejoindre la forêt située sur l'autre versant, était habité par une population besogneuse et braconnière, dont la principale occupation était la chasse et la pêche.

Au faite du coteau, sur le bord d'un ruisseau qu'on appelait La Roye, qui descend en cascade et va se perdre dans l'Arroux, s'élevait, il y a une dizaine d'années, une cabane peut-être un peu plus vaste et plus aérée que les autres du hameau. Elle se composait d'une pièce unique et d'un évier. C'était tout à la

fois cuisine, salle à manger, chambre à coucher, etc. Elle s'ouvrait d'un côté sur un petit chemin pierreux descendant de la montagne, de l'autre sur un jardin où se trouvait le tecq et le poulailler et qui se prolongeait jusque sur le versant opposé. Le jardin n'était du reste que fort imparfaitement clos si ce n'est proche de la maison pour garantir les poules et les porcs contre les attaques des loups et des renards. Une fenêtre unique donnant, sur le sentier, éclairait la chambre dont le plancher inférieur était formé de terre battue recouverte de laves et le plancher supérieur de solives enfumées d'où pendaient des *panouilles de troqués*. Une grande cheminée faisait face à la fenêtre.

L'ameublement était des plus primitifs : un bahut, qui servait de garde-robe, une huche qui servait de garde manger, au plancher une échelle qui portait le pain, au milieu une longue et lourde table flanquée de deux bancs, une demi douzaine de chaises grossières et, de chaque côté de la porte du fond, un lit à grands rideaux rouges. Le seul ornement de cette demeure était un ratelier fixé au-dessus de la cheminée où étaient suspendus deux fusils de chasse propres et luisants, avec tous les attirails nécessaires, puis les haches, serpes, serpettes, scies, etc., dont se servent les bûcherons, et le vendangeurs. Deux grandes hottes étaient aussi appendues de chaque côté de la cheminée.

Cette demeure était habitée par la famille Champion alors composée du père, du fils, Le Claude et de deux filles la Nanette et la Mariette.

Si le père Champion n'était pas le plus pauvre de La Caulay, tant s'en fût, il en était bien le plus avare et le plus rusé. Nul, mieux que lui, connaissait la valeur des terres du pays, le prix des bestiaux et des pores ; nul n'était plus hardi et plus habile braconnier. C'était un homme de haute taille aux yeux sombres couverts d'épais sourcils, au visage énergique et cauteleux à la fois, implanté d'une forte barbe noire. Il avait alors soixante ans, mais était droit comme un *peuple*, robuste comme un *chagne*, agile comme un *carf*.

Quinze années passées sur les champs de bataille du Consulat et de l'Empire n'avaient nullement modifié la rudesse de son caractère. Il n'avait, du reste, pendant ces quinze années, obtenu aucun grade à cause de son humeur sauvage et de son ignorance. Rentré dans ses foyers, il avait acheté une cabane celle que nous connaissons et un bon lopin de terre, avec l'argent qu'il avait touché comme remplaçant ou ramassé sur les champs de bataille dans les poches des morts et des mourants.

Il s'était alors marié avec sa cousine, La Claudine Boissonnat, une brave morvandelle, aussi douce, intelligente et dévouée qu'il était brutal, ignorant et égoïste. Alors, chose étrange ce fut l'ange qui dompta le démon. Au contact de cette nature exquise les mœurs et le caractère du vieux soldat parurent s'a-

doucir et cet empire, que la femme avait conquis dès le principe, elle le conserva jusqu'à sa mort.

La mère Champion avait été convenablement élevée par sa tante et marraine qui habitait Autun, ce qui fait que par ses manières, par son langage, elle différait complètement de ses compagnes de La Caulay, ce qui ne contribua pas peu à séduire et à dompter son cousin Champion. Grâce à son instruction, elle put elle-même, avec une énergie dont on ne l'aurait pas crue capable, élever et instruire ses enfants.

Hélas ! après vingt années de mariage, la pauvre femme mourut à la peine et avec elle s'envola le calme et le bonheur du ménage.

Il y avait déjà trois ans que ce malheur avait frappé la famille Champion à l'époque où commence notre récit.

Si le mari égoïste avait depuis longtemps oublié une compagne dévouée, si le fils, vagabond insouciant, avait lui aussi perdu le souvenir de celle qui avait entouré son enfance de tant de soins, les deux filles, elles conservaient, pour cette mère toute de dévouement et d'amour, un culte filial que rien ne pouvait affaiblir.

Le *fieu* Le Claude était un beau gas de vingt ans, solide et rageur, aux yeux gris bien ouverts, à la tête bien plantée garnie d'une toison épaisse et crépue d'une couleur indécise. C'était le plus vigoureux porteur de hotte, comme le meilleur chasseur et pêcheur du pays, après le père.

La Nanette avait dix-huit ans. On l'appelait, de vingt lieues à la rondes, la *Belle Nanette* et elle méritait ce nom. Sa peau brune, un peu dorée avait les tons chauds, voluptueux des Andalouses et des Napolitaines. Ses grands yeux bien fendus, d'un noir de jais passait rapidement de l'expression la plus douce, la plus tendre à l'éclat le plus fier le plus sauvage même ; ses cheveux noirs comme l'aile du corbeau étaient un peu rétif au peigne, ses sourcils épais qui se rejoignaient au-dessus du nez la faisaient ressembler à son père. Ce qui complétait le portrait de la Nanette c'était une bouche un peu épaisse, mais si fraîche, si bien garnie, qu'elle excitait le désir.

La beauté de la jeune morvandelle avait fait tourner la tête à bien des gas, car on se marie de bonne heure dans ces pays. Grandpierre surtout depuis une année au moins, n'en dormait plus, le pauvre garçon ; il en maigrissait que ça faisait pitié, car la Nanette avait carrément refusé de l'accepter pour galant.

Ce n'est pas que Grandpierre fût déplaisant ; non, il était plutôt bien que mal, et un peu mieux élevé et moins grossier que ses camarades ; du reste, danseur infatigable, chanteur, poète et musicien, il soutenait la bourrée une heure durant, jouait de la musette comme personne et chantait des romances interminables, dont il composait lui-même l'air et les paroles. Hélas ! avec tous ses talents, il n'avait pas été plus heureux que les autres auprès de la fière Nanette. Car non-seulement elle était belle, mais elle était fière

et peu endurante, excepté pour sa petite sœur, et ces qualités s'appuyaient sur une force physique que l'on n'aurait pas devinée chez une jeune fille. C'est grâce à son caractère et à sa force qu'elle devait d'être respectée elle et sa sœur surtout à l'époque où les pérégrinations des vendanges occasionnaient une promiscuité inévitable.

La Mariette était tout le portrait de la défunte, aussi le ton brutal du père s'adoucissait chaque fois qu'il parlait à l'enfant. Elle venait d'avoir seize ans, elle était presque aussi grande que sa sœur, mais mignonne et délicate. Ses yeux étaient bleus et très-doux, ses cheveux blonds soyeux, ses lèvres s'épanouissaient comme un sourire d'ange sur son visage d'un blanc mat. La chère petite aimait avec raison sa Nanette comme on aime la plus tendre des mères, la meilleure des sœurs. Elle était en effet l'une et l'autre la belle morvandelle.

Quand, le dimanche, elles allaient à la messe à Loizy, l'église la plus proche, ou à la fête de Saint-Ladre, à Autun, on ne pouvait assez admirer les *fillettes* au père Champion s'avancer au bras l'une de l'autre. Nanette robuste à la mine fière ressemblait à ces superbes contadines de la campagne romaine, Mariette, blonde et frêle, à la démarche un peu indolente, à la physionomie douce, paraissait une charmante fille de la Scandinavie ou de l'Ecosse.

Combien les pauvres enfants perdirent à la mort de leur digne mère ! Elles si jeunes encore ! L'aînée n'avait pas quinze ans et la plus jeune douze à peine. Elles, élevées jusqu'alors avec tant de soins, tant de douceur ; seules, dans les bras l'une de l'autre, elles pleurèrent souvent leur cruel abandon et se renfermèrent dans leur affection mutuelle, le père et le frère ne se souciant d'elles que pour leurs besoins journaliers.

En effet, d'économe le père Champion devint avaricieux et de travailleur se livra complètement à son goût pour le braconnage ; de dominé, il devint dominateur ; n'ayant d'yeux que pour Le Claude, qui partageait ses goûts ; il traitait sinon durement, du moins despotiquement ses filles, créatures inférieures selon lui : la femme ne devant être que la servante de l'homme. Ces mœurs existent encore dans beaucoup de nos campagnes, comme chez les peuples primitifs où la force prime la faiblesse où la bestialité l'emporte sur la raison.

Tel était l'intérieur de la famille Champion. Quand les hommes n'étaient pas en vendanges, ils traînaient leurs guêtres à travers bois et montagnes, évitant avec adresse gendarmes et gardes-chasse, tandis que les fillettes se soutenant, s'encourageant, faisaient face aux travaux du jardin, aux soins des bêtes et des gens. Elles suffisaient à tout les vaillantes créatures.

L'hiver était, pour les charmantes filles la saison du bonheur, l'époque des douces causeries, l'aiguille ayant remplacé la serpe, la bêche ou le sarcloir.

Tant que la mère avait vécu, l'automne les avait

vues à la maison heureuses, sous l'œil maternel. alors que les deux hommes parcouraient la Bourgogne, mais quand l'ange qui les protégeait se fut envolé, il fallut que les fillettes suivissent les hommes dans leurs tournées vendangeuses. Dès que septembre approchait, on vendait ou on tuait les porcs, on remplissait le saloir, on garnissait la cheminée, on confiait les *nourrins* à un tecq ami, puis remettant la clef de la hutte à la voisine, la mère Grandpierre, et le Père Champion partait en v'danges avec son *fieu* et ses *fillettes*.



III

Au retour d'une de ces tournées annuelles dans le pays vignoble, tournée qui avait été tout particulièrement fructueuse, ce qui avait fort réjoui le père Champion, la Nanette devint triste, rêveuse. Le père ni le frère n'y prirent garde, tandis que la douce Mariette, craignant sa sœur malade ou lui pensant un chagrin, ne cessait de la caresser, de la questionner ou cherchait à la distraire ; mais ses baisers et ses saillies ne parvenaient pas toujours à rasséréner le front de la belle fille, qui rendait caresse pour caresse, mais qui demeurait triste.

Durant les communes veillées d'hiver, qu'elle égayait jadis de ses chansons, elle restait souvent silencieuse et si on lui adressait la parole, elle se réveillait brusquement comme au sortir d'un rêve. Parfois même, il lui arrivait, tandis que garçon ou fille chantait une de ces mélodies champêtres, bien langoureuse, bien triste, dont l'unique sujet était un amour malheureux, de pencher le front comme pour cacher sa rougeur. Alors la fière enfant devenait plus triste encore et souvent une larme mouillait ses beaux yeux, larme heureusement invisible pour tous, si ce n'est pour la bonne petite Mariette qui sans affectation et comme en jouant se penchait pour caresser sa sœur et dérober ainsi aux yeux curieux et méchant cette douleur incompréhensible pour elle, mais qu'elle devinait. Oui, ce tendre cœur devinait une souffrance morale, mais elle ne questionnait plus, elle attendait l'heure de la confidence qui ne pouvait tarder à sonner.

Un soir, il y avait veillée à la grange, chez la mère Grandpierre, la plus riche propriétaire du pays — elle possédait une maison en pierres de trois pièces, une écurie, une grange, plusieurs tecqs à porcs. — Les fillettes durent y aller, pendant que le Claude et son père étaient à l'affut d'un loup qu'on avait aperçu rôder à la lisière du bois, ce qui arrivait parfois pendant les hivers longs et rigoureux.

La société était nombreuse. Garçons et filles se pressaient autour d'un tas de *troqués* à égrener. Grandpierre, heureux de la présence de la Nanette, s'était placé à côté d'elle et roulait des yeux comme le bedeau de Loisy à l'aspect d'une vieille bouteille ou son chef, le curé Bontemps, en face d'un chapon cuit

à point. Cependant il ne disait mot et gas et fillottes le regardaient en dessous d'un air narquois, car on savait que le gaillard avait la langue bien pendue. Il *dégoisait* joliment un conte dans lequel jouaient leur rôle compère le loup, une bergère, un berger et son chien ; parfois, à la place de compère le loup, c'était un taureau en furie ou un brigand redouté. Le berger, aidé de son chien sauvait invariablement la belle qui épousait son sauveur au dernier acte.

Cependant, pour la soirée, il avait préparé une histoire bien touchante d'un amoureux qui se meurt laquelle histoire devait être suivie d'un compliment bien tourné, et si tout cela ne faisait pas l'effet attendu, il mettait en avant les grands moyens, c'est-à-dire une belle romance composée pour la circonstance.

Hélas ! le pauvre amoureux, de plus en plus désorienté par la froideur de la Nanette, qui égrenait avec vigueur, sans lever la tête, avait comme perdu la mémoire, et sa langue demeurait paralysée.

La situation devenait embarrassante, car elle menaçait de se prolonger jusqu'à la fin de la soirée, chacun gardant le silence.

Ce silence finit par agacer le beau Michel, un gas qui, placé à côté de la Mariette, faisait la roue comme un paon qui veut se faire admirer ; mais il perdait son temps la jolie enfant étant tout occupée de sa chère sœur. Clignant de l'œil d'un air malin et caressant sa moustache absente le prétentieux campagnard se mit à dire :

— Eh ! Grandpierre, t'as donc devenu miot ? A n'diant ran, qué qui y a dan ? M'est avis que si tu voulo ran dire a pourro ben canté. Allan ! y dev'ro ben nous d'goisè eune canson qu'a fio si brave et qu'a dio itcu.

— I'voulo ben, si la Nanette elle... voulo itou. Répondit l'amoureux.

— Pourquoi t'empêcherais-je de chanter ce qui te fera plaisir. Dit celle-ci ?

Quoiqu'il eut préféré une réponse plus favorable, Grandpierre se hâta de se lever, décrocha sa musette, préluda quelques instants, puis sur un air de valse à deux temps, qui formait le fond de la mélodie villageoise, dont les trouvères avaient autrefois le secret, il chanta en patois du Morvan une romance dont voici la traduction fidèle :

O ma chère musette,
— Musette aux doux concerts —
Pour chanter ma Nanette,
Cherche tes plus beaux airs
Que le rossignolet, sous le feuillage,
Pour t'écouter, cesse son gent ramage.

Nanette est si gentille ;
Si noirs sont ses cheveux ;
Si beau, son œil, où brille
Comme un éclair de feux ;
Et tant fort bat mon cœur en sa présence,
Que de rien je n'ai plus la souvenance.

Nanette que j'envie,
Pourquoi donc, chaque jour,
Laisser couler ta vie,
Sans aimer, sans amour ?
Il faut aimer, sans l'amour, qu'est la femme ?
Fleur sans parfum, fruit sans goût, corps sans âme.

A l'ardente caresse,
A l'enivrant baiser,
Ta lèvre, enchanteresse
Ne se peut refuser.
Ecoute-moi, j'eus hier un beau songe,
Songe d'amour... Hélas ! Est-ce un mensonge ?

Me glissant sous l'ombrage,
— Amour guidait mes pas —
J'entendis son langage.
— Elle chantait tout bas. —
« O Dieu ! que tout se taise, en la nature !
« Voici ce que chantait sa voix si pure :

« O fleurs que je respire,
« Gais ruisseaux d'alentour,
« Ne sais pourquoi je soupire...
« Soupire-je d'amour ?
« Amour ? Qu'est-ce cela ? Ne sais comprendre
« Ton doux parler. Qui voudra me l'apprendre ?

« O la brune Nanette,
« Dis-je alors tout tremblant,
« Vous êtes bien seulette,
« Serai votre galant.
« Nul berger, plus que moi, sera fidèle,
« Car nulle autant que vous, vierge, n'est belle.

La bergère innocente
Sourit à ce propos.
Emue et rougissante,
Elle me dit ces mots :
Jeune chanteur, si tendre est ton langage
« Que ne puis refuser plaisant hommage ! »

Hardi ! gente musette,
— Mon cœur est tout joyeux —
Cherche, pour ma Nanette,
Des airs harmonieux.
Fais redire aux échos du voisinage
A quels charnants attrails amour m'engage.

(A suivre)

Le N° 3 du CONTEUR GAULOIS sera mis en vente Jeudi 10 mars.

Les personnes qui désirent prendre un abonnement au CONTEUR GAULOIS, doivent envoyer le montant de cet abonnement, au gérant du journal, 6, quai de la Guillotière.

La reproduction des romans : La Taverne de la Tête d'Or, le Baiser de Judas et la Belle Nanette, est formellement réservée !

S'adresser à l'administration du Conteur Gaulois.

Le Gérant, H. ALBERT.

Lyon. — Imp. H. ALBERT, quai de la Guillotière, 6